

Une longue histoire de pêche La morue du golfe du Saint-Laurent

Mario Mimeault

Castor, chat, outarde... : les animaux dans notre histoire
Numéro 51, automne 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/8138ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)
1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mimeault, M. (1997). Une longue histoire de pêche : la morue du golfe du Saint-Laurent. *Cap-aux-Diamants*, (51), 24–27.

Une longue histoire de pêche La morue du golfe du Saint-Laurent



par Mario Mimeault

La relation entre l'homme et les espèces animales est parfois très étroite. Cette facette de l'histoire canadienne débute par une poursuite des poissons de fond dans l'Ancien Monde, alors que l'Église impose plus de 160 jours de jeûne par année à ses fidèles.



«Pêcheurs de Grande-Grave en train de préparer leurs poissons». Trois opérations sont nécessaires pour apprêter la morue. Le premier pêcheur lui coupe la tête, le second l'éventre et le troisième enlève l'arête, après quoi il reste à la saler et à l'étendre au soleil. (Collection Mario Mimeault).

Ces derniers s'étant tournés vers la morue, un substitut de la viande qu'on leur interdit, les pays côtiers ont vite épuisé leurs réserves halieutiques et se trouvent engagés dans une course au renouvellement des stocks bien avant la fin du XVI^e siècle.

Les découvreurs

Il est remarquable de voir comment les premiers explorateurs portent une attention spéciale à cette espèce de poisson pélagique. Jean Cabot ramène en Angleterre la bonne nouvelle, en 1497, que l'on peut capturer des morues en quantité phénoménale là où il s'est rendu. Jacques Cartier remarque, en 1534, qu'on en fait une grande pêche dans le détroit de Belle Isle et il note au passage l'abondance des bancs de poisson sur la côte ouest de Terre-Neuve.

Les Basques et les Bretons, qui se disputent l'antériorité de la traversée en Amérique, remontent le fleuve peut-être même avant le célèbre Malouin. Leur quête de la morue a déjà laissé des noms évocateurs dans la toponymie : Brest et les Buttes au Labrador, Cap Prato en Gaspésie et l'île aux Basques dans le Bas-du-Fleuve. Conditionnant les relations humaines, cette pêche fait que les habitants du Pays basque défendent âprement leurs installations des îles de la Madeleine et livrent aux Anglais le premier combat naval de l'histoire du Canada à la Grande-Entrée, en 1597.

La morue, facteur de peuplement

Les pêcheurs basques fondent par la suite une colonie vouée au commerce de la morue à Plaisance (T.-N.) puis, déplacés par les concessions du traité d'Utrecht en 1713, ils se regroupent à Louisbourg. Plusieurs pénètrent à l'intérieur du golfe et prennent l'habitude de jeter leurs filets jusqu'à l'entrée de la baie des Chaleurs. Ils y développent avec des pêcheurs canadiens le village de Pabos qui devient un des plus importants postes de pêche. Au cours des années 1740, des navires de Bayonne alimentent par leurs activités de pêche un trafic commercial direct avec le Pays basque. On y échange des marchandises contre de la morue sèche. Seule la Conquête dérange ce groupe de pêcheurs qui s'installe pour une bonne part dans l'actuel village de Paspébiac, une fois la paix revenue.

Leurs compatriotes bretons ont aussi fréquenté la côte canadienne pendant tout le Régime français. Ils se sont d'abord engagés auprès d'entrepreneurs comme Nicolas Denys pour pêcher à Percé et à Gaspé dans les années 1650 à 1690. D'autres viendront, surtout dans les années 1720 à 1750. À la fin de leur contrat, ils remontent le fleuve et s'installent dans la région de Québec. De là, cette première génération de Canadiens, puis leurs descendants, reprennent le chemin de la Gaspésie pour y pêcher à leur compte.

Québec est à l'époque un port de mer actif. Aux bateaux qui quittent ses quais pour joindre les colonies françaises d'Amérique, s'ajoutent ceux qui prennent la route du golfe du Saint-Laurent. La ville abrite, en effet, la plus grande partie des coloniaux qui se livrent à la pêche de la morue.

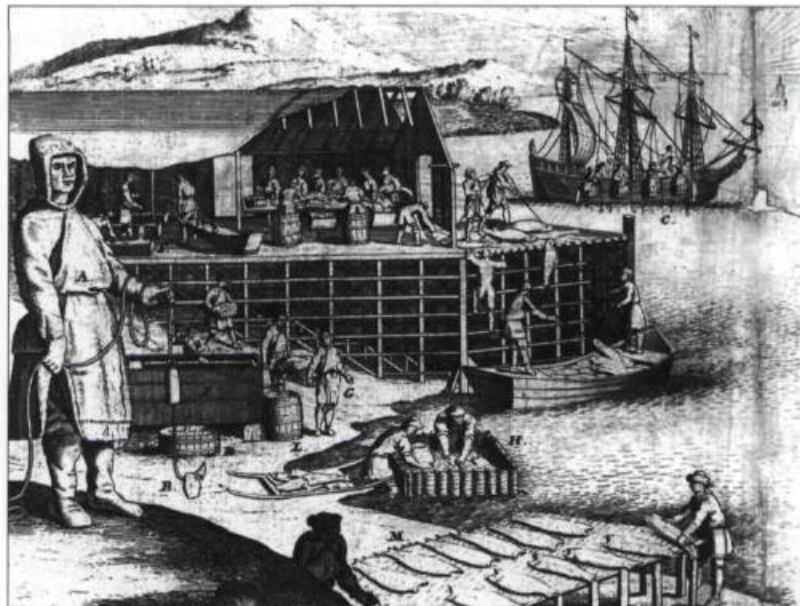
Ils travaillent pour des marchands comme Joseph Cadet, seigneur du Mont-Louis, en 1758. Ce dernier tire d'appréciables bénéfices de sa propriété, mais d'autres, comme Pierre Revol, sont moins chanceux. Installé à Gaspé, en plein cœur d'un territoire ouvert à toutes les attaques anglaises, il est le premier à subir les foudres du futur général Wolfe, un an presque jour pour jour avant la bataille des plaines d'Abraham. La morue de ces deux marchands a quand même pu alimenter pendant des années le commerce intercolonial.

Jean Gatin, dit Saint-Jean, qui possède une auberge dans l'actuelle maison Chevalier, a, de 1715 à 1729, loué la seigneurie du Grand-Étang et il y mène une lucrative pêche sédentaire. Les neveux de Pierre Lefebvre, marchand de la Basse-Ville, sont les seigneurs de Pabos. Ils alimentent, dans les années 1730, une route commerciale entre Québec, la Gaspésie et Saint-Malo, où l'un des membres de la famille écoule leur poisson. Ainsi, la morue aura contribué autant à l'implantation sur le littoral québécois d'une population sédentaire qu'au développement de circuits commerciaux.

Un rythme de vie conditionné par la morue

De tout temps, sous les régimes français comme britannique, le rythme de vie du littoral canadien est conditionné par la morue. Parce que ce poisson migre, l'hiver reste pour les pêcheurs une saison morte, tandis que la fonte des neiges annonce la reprise des activités. On sort les filets au printemps, on calfate les bateaux, on répare les lignes et on prépare les cales. L'été et l'automne, avec le retour de la morue, sont des saisons d'enfer. On se lève avant le soleil, on tire

inlassablement la ligne sous ses rayons ardents ou dans l'humidité des embruns pour rentrer seulement à la brunante. On apprête le poisson jusqu'aux petites heures du matin à la lumière des torches, raconte Nicolas Denys en 1680, et la scène n'a pas encore changé au XIX^e siècle.



Les principales étapes de la préparation de la morue sèche depuis son débarquement à l'échafaud jusqu'au séchage sur des vigneaux. Dessin d'une carte anglaise repris d'une vieille carte française de 1698. (Archives nationales du Canada. H12/1000/1732-64).

La morue est omniprésente sur le littoral. Les voyageurs ne peuvent faire autrement que de la remarquer. Son odeur flotte partout. On la voit étendue sur les grèves. On s'en nourrit, on se soigne avec son huile. «C'est le pays de la morue», écrit Jean-Baptiste Ferland en 1836. «Par les yeux et par les narines, par la langue et par la gorge, aussi bien que par les oreilles, vous vous convaincrez bientôt que, dans la péninsule gaspésienne, la morue forme la base de la nourriture et des amusements, des affaires et des con-



«L'établissement de Pierre Revol dans la baie de Gaspé en 1758». Trois cents personnes travaillaient à la pêche de la morue pour ce marchand de Québec. On voit ici, empilés à l'extrémité de la pointe de terre, 2 000 quintaux de morue prêts à l'embarquement. Dessin d'Hervey Smyhte, 1760, in *Gentleman Magazine*, London. (Collection Mario Mimeault).



«Charles Robin, fondateur de la Charles Robin and Company».

Sa compagnie fut la plus puissante des entreprises de pêche au Canada, au point où des observateurs du XIX^e siècle l'ont comparée à la Compagnie de la Baie d'Hudson.

(Archives nationales du Canada).

«John Le Boutillier un des Barons de la morue (ca 1850)». Commis de Robin à Percé.

Le Boutillier est par la suite devenu le propriétaire d'une véritable multinationale qui vendait son poisson sur les marchés sud-américains et méditerranéens. (Collection initiale. Archives nationales du Québec à Québec).

«Morues en train de sécher sur les vigneaux de la Fruing à Grande-Grave (Gaspé) au début du siècle». William Fruing, ancien gérant en chef de la Charles Robin and Company, a acquis ses installations, en 1855, de la défunte Janvrin and Company, elle aussi de Jersey. (Collection Parcs Canada).

versations, des regrets et des espérances, de la fortune et de la vie, j'oserais dire de la société elle-même.» Non seulement le gadidé règne en maître, mais il est aussi de tous les usages. Il sert même aux règlements de compte, comme en témoigne, au siècle dernier, la poursuite en justice d'un pêcheur de Percé que son voisin a frappé deux fois à la tête avec une morue sèche. Si cette merluche était de première qualité, c'est-à-dire épaisse et rigide à souhait, le lecteur peut prendre pour acquis que la requête du plaignant n'était pas abusive.

La morue, cause de dissension sociale

Utilisée pour redresser des torts, la morue s'avère aussi un facteur de dissension sociale. L'espèce est en effet l'objet, aux XVIII^e et XIX^e siècles, d'une production industrielle avant la lettre et d'une mise en marché internationale qui permet l'établissement, sur toute la côte est du Canada, d'une classe de marchands capitalistes qui ne font pas l'unanimité.

Le chef de file de ces industriels a pour nom Charles Robin. Arrivé au pays en 1766, il s'établit à Paspébiac, mais plusieurs de ses commis le quittent pour fonder leur propre entreprise. Les Le Boutillier Brothers, se lancent à leur compte à Paspébiac et sur l'île Bonaventure. Leur cousin, John Le Boutillier, qui a fait ses classes à Percé, s'installe sur la côte nord de la Gaspésie tandis que William Fruing se réserve la clientèle de Gaspé.



Plusieurs de ces compagnies ouvrent des comptoirs sur la Basse-Côte-Nord. Toutes agissent sur le modèle de Robin : ouvertures de comptes, avances à la production, fourniture d'agrès de pêche. Leurs opérations reposent sur des activités hautement développées, avec des installations sur tout le littoral du golfe. Les Jersiais peuvent ainsi imposer aux pêcheurs des modalités d'opération et de financement semblables à celles de tous les marchands capitalistes du temps.



C'est-à-dire qu'ils se servent d'une main d'œuvre à bon marché, bien sûr, et qui n'a pas d'autres débouchés que leurs magasins.

Noircissant le tableau, des historiens, dont Jean-Baptiste Ferland, au siècle précédent, Antoine Bernard, au début du siècle actuel, puis leurs émules, ont vu chez eux des négociants sans conscience et chez les pêcheurs des esclaves, à tout le moins des serfs au service d'une classe d'exploitants abrutis par la soif du gain. Il est certain que les Jersiais ont établi un système commercial assez dur, mais la malveillance a la vie belle et les racontars ont la vie dure.

Ils n'ont pas exploité les pêcheurs au delà des normes du temps. Le véritable tort de ces hommes d'affaires a plutôt été d'être des étrangers au pays et d'avoir établi leurs sièges sociaux dans les îles de la Manche, principalement à Jersey. Ils se sont aliéné par leur succès l'Église catholique qui cherchait à s'implanter dans l'est du Québec à l'époque où leurs entreprises florissaient. D'où la dénonciation tonitruante d'un clergé absolutiste et de surcroît agriculturiste, c'est-à-dire, par essence, opposé à toutes activités de pêche, et qui, du fait, leur a attribué dans son historiographie le rôle du méchant profiteur.

Pourtant, d'autres hommes d'affaires les ont imités dont un Juif allemand, William Hyman, et des Canadiens français comme Michel Lespérance, au Grand-Étang, et Théodore-Jean Lamontagne, à Sainte-Annes-Monts, qui se sont attiré la clémence des ecclésiastiques du fait

de leurs racines canadiennes. Pourtant, leurs procédés commerciaux ne différaient en rien des modes d'opération jersiais. Comme quoi, est-on tenté de conclure, que la morue s'est ainsi trouvée au centre d'une lutte axée sur une hégémonie sociale.

La morue, facteur de regroupement

La chute des grandes compagnies de pêche fut marquée au début du siècle actuel par un regroupement des forces de production. Les Jersiais ont en effet cédé le pas devant les coopératives de pêcheurs canadiens qui ont décidé de se prendre en main. La plus importante fut celle des Pêcheurs Unis, créée en 1939.

Cet intermède a aujourd'hui fait place à de grandes compagnies qui se succèdent les unes aux autres : Pêcheries Cartier, Purdel, Les Pêcheries



Marinar. La pêche de la morue est devenue aléatoire depuis que l'espèce a subi une diminution drastique. S'en sont suivi des conflits entre entrepreneurs côtiers et pêcheurs hauturiers pour des problèmes de territoires, entre provinces canadiennes pour des questions de quotas, enfin entre pays pour des zones de pêche. C'est à

ce niveau, que la morue devient un facteur de regroupement. En 1995, tout le Canada s'est rangé derrière le ministre fédéral des pêches, Brian Tobin, dans l'épisode baptisé «La guerre de la morue». Le Canada a tenu tête aux pêcheurs européens pour protéger à la fois l'espèce et le travail des pêcheurs canadiens. La survie

de l'une garantissait la subsistance des autres, comme cela a toujours été le cas depuis les débuts de l'histoire du Canada, il y a 500 ans. ♦

Pour en savoir plus :

Paul Larocque. *Pêche et coopération au Québec*. Montréal : Éditions du Jour, 1978. 379 p., cartes, ill., 21 cm.

Jean Laliberté et André Lepage. *Images de la Gaspésie au XIX^e siècle* - Thomas Pye. Québec : Presses Coméditex, 1980. 89 p., carte, ill.

Mario Mimeault. *John Le Boutillier 1797-1872, La grande époque de la Gaspésie*. Anse-au-Griffon : Corporation du Manoir Le Boutillier, 1993. 115 p., cartes, ill.

Roch Samson. *La pêche à Grande-Grave au début du XX^e siècle*. Ottawa : Environnement Canada, 1980. (Histoire et Archéologie, 41). 151 p., cartes, ill.

Mario Mimeault est historien attaché au Manoir Le Boutillier de L'Anse-au-Griffon (Gaspé).

«Des pêcheurs du nord de la Gaspésie et leurs familles». Fort nombreuses, les familles des pêcheurs vivent dans des maisons temporaires pendant l'été. L'hiver, elles se réfugient à l'intérieur des terres, dans des maisons plus confortables. Carte postale. Ca 1930. (Collection Mario Mimeault).

«Navires à l'ancre dans le havre de L'Anse-au-Griffon au cours des années 1950». Carte postale. Photo : Cassidy. (Collection Mario Mimeault).

